



**C'EST
FANTASTIQUE
CE QU'ON PEUT
SUPPORTER**

**REGARDS
CROISÉS**
3 AU 8 MAI 2021

CARTE BLANCHE

« C'est fantastique ce qu'on peut supporter »

Lettres à Madeleine, Guillaume Apollinaire,
Éditions Gallimard, 2005

SONGE D'UNE NUIT D'ÉXILÉ

Cher Papa-National,

La vie n'a plus de goût. Elle a quelque chose de crasseux en elle. Le pont qui nous relie à la beauté des étoiles s'est rompu. Et dans la fêlure de ce monde boiteux, tu t'es glissé. Et tu as cru que j'allais courber l'échine. Et tu as pensé que j'allais baisser la tête, baisser la culotte, baiser la chicotte, mais c'était sans savoir que la difficulté est mère d'inventivité. Et tu as cru que la peur me figerait, qu'elle me boufferait, mais retiens que c'est la somme de toutes mes frayeurs qui fait bander ma détermination. Et c'est droit dans les yeux que je te regarde pour te dire à quel point c'est fantastique ce qu'on peut supporter quand on sait que chaque coup de fouet est une craquelure dans les chaînes de l'enfer, parce que je sais que quand un malheur commence à sévir c'est qu'il a déjà commencé à mourir, que le début d'un événement porte en lui les germes de sa fin. Donc, pour chaque jour d'affliction que tu me causes, je t'opposerai cent ans de ma volonté à t'écraser, te réduire à néant, parce que je sais que je viendrai à bout de tes saloperies.

J'en ai connu d'autres avant toi, de tronches plus hideuses, d'haleines plus infectes, de prétentions plus aventureuses. Tu sais comment tout ceci s'est terminé ? Moi, ricanant de triomphe en pleine poésie d'un soleil de midi. Moi, imposant au silence le silence à ses dernières voyelles sonores, parce que c'est moi qui donne à chaque battement de vie une lumière de sens. Sans moi, la terre est un trottoir de putains sans putain, et surtout sans client, autrement dit toi aussi t'es un bout de cette ruelle malfamée vide de vie puisque c'est moi qui tiens la graine d'âme qui te fait exister.

Aujourd'hui, tu as violé les fortifications de mon intimité et tu t'es faufilé jusque dans les limbes de mes secrètes certitudes. Tu me vois vaincu, gisant flasque dans la flaque de ma honte. Tu tournes autour

de moi, crachant dans chaque pli et repli de ma dignité, mais crois-moi que tes caprices continueront à être le moteur de ma résistance. Je suis le pétillant mélange gazeux du vent d'ouest qui se réinvente patiemment son souffle. Je suis la délicate louve de minuit qui polit lentement ses canines. Je suis la frivole flèche qui aiguisé doucement sa pointe. Et en attendant le jour où je vais fondre sur toi de ma folie carnassière, je tiens debout, subissant toutes les cochonneries que tu m'infliges. J'endure, même si ça dure. J'endurcis quand tu durcis, mon corps s'ajuste, se réajuste jusqu'à épouser chaque nervure de ton fouet. Je sais que tu ne t'attendais pas à une telle belle résilience de ma part. Moi non plus je ne m'attendais pas à un tel acharnement de ta part. On s'est mutuellement sous-estimé. Le temps passera et c'est au moment où tu croiras que je vais mordre la poussière que je me raidirai, me chargerai de toutes mes douleurs endurées pour t'envoyer au tapis. Tiens-toi cela pour dit. Et que cela soit écrit parce que cela sera accompli.

SOULEYMANE BAH, avril 2021



ENCORE UNE

UNE PERSONNE SOÛLÉE. – Alors ouais... ouais je nous vois... sous le cagnard... pleins de sueur... je nous vois qui installons une tonnelle en plastique au milieu d'un terrain vague et plat sur lequel les pieds se heurtent... ouais... là... là... ici – parce que ce soir c'est la fête et que ce soir on est comme pris par la conscience profonde... sous la tonnelle en plastique... que le ciel pourrait bien nous tomber sur la tête – et ça serait pas plus dur finalement... ouais pas plus dur... pas plus dur... pas pire... pas plus mal – que le ciel tombe... et qu'on n'en parle plus. Alors ouais... ouais – on prépare une grosse fête un soir de fin du monde... on monte une estrade branlante et on invite un groupe de musique de merde qui a bien voulu venir... qui fait ses balances alors qu'on a déjà bu la sixième bière de la journée... et qu'il fait tellement chaud qu'il faudrait qu'on se foute à courir à poil dans une étendue d'ombre – et qu'on nous jette des glaçons à la gueule – jusqu'à ce que ça nous fasse des bleus sur l'épiderme – parce qu'on a une putain – une putain – putain de grosse envie d'avoir froid – ouais – d'avoir froid puis d'avoir chaud – d'avoir froid à en avoir mal aux os – les mains qui tremblent – les dents qui claquent – des spasmes dans la colonne – d'avoir chaud à s'en couper les souffles – à en faire implorer l'intérieur de nos poumons – on a envie de geler jusqu'à la moelle et de cramer en-dehors – on a envie de danser et qu'on nous laisse enfin tranquille... ouais – qu'on nous laisse enfin tranquille... de disparaître... de disparaître une bonne fois pour toutes et que personne ne vienne plus nous dire qu'il est interdit – interdit d'exulter sous le soleil – interdit de noyer son chagrin – interdit de s'en foutre – interdit de s'oublier dans la musique – interdit de disparaître dans la lumière qui nous aveugle – parce que ce soir... ouais ce soir... ce soir c'est la fête... et qu'il faut bien qu'avec une enceinte qui crachote sous des fanions multicolores... qu'avec quelques clopes... on sente enfin quelque chose *en-dedans*... et je dis bien *en-dedans*... car c'est de *sentir* qu'il s'agit... c'est de *sentir* qu'il y a encore – et qu'il y aura toujours – à l'intérieur – des

putains d'organes qui résistent à tout - et c'est peut-être bien ça le problème - le foutu problème - nos corps - nos corps qui tiennent - qui résistent - encore - et - encore - assoiffés - maladifs - malmenés - délaissés - opprésés - arrêtés - qui résistent - au travail - dans la rue - dans nos appartements - résistent toujours - et moi j'ai envie de dire que c'est fantastique - fantastique - oui - c'est fantastique ce qu'on peut supporter - c'est fantastique - comme on peut bien t'enlever la nourriture de la bouche - et tu supportes - comme on peut bien t'extirper l'amour du cœur - et tu t'en remets - comme on peut bien te briser les os un à un - et tu te relèves - t'arracher les yeux à la faucille et te passer le crane sous l'asphalteuse - parce que oui - c'est fantastique - c'est fantastique comme on fonctionne - comment nos corps se cabrent - mais ne croulent pas - oui - c'est merveilleux - comme ils rechignent - extraordinaire - comme ils survivent - impossible - comme ils supportent... Alors ouais... allez... ce soir... on branche les tireuses à bière... et on va boire... ouais... ce soir on se fout la race... mais ce n'est pas pour oublier... non non... ce n'est jamais pour oublier... il faut être épargné pour penser que c'est d'oubli qu'il s'agit... car si on se rend minables - ce n'est que pour *sentir* - je l'ai déjà dit - c'est de *sentir* qu'il s'agit - *sentir* que là... sous les rétines... il y a encore de grandes abysses remplies de larmes qui... elles... enfouies - ne s'assèchent pas - jamais - comme la terre qu'on piétine. Alors ouais... ouais on fait la fête... la même qu'on faisait avant... la même merde où plus personne ne fout les pieds... la même soirée avec les mêmes histoires... les mêmes romances... les mêmes bagarres... les mêmes chansons... et les mêmes comas éthyliques dans les champs de paille - les mêmes angoisses... et le même feu qu'on allume - alors qu'on fane - pendant que certains creusent un trou - et d'autres pendent une corde. Alors ouais... c'est ça... je nous vois... je nous imagine... commencer la soirée... alors que la fête - est déjà terminée.

MARCOS CARAMÉS-BLANCO



MIEUX VAUT REGARDER LA LENTEUR DU PRINTEMPS

La neige recouvre les primevères et les bourgeons des arbres.

Une coque puissante de givre.

Ça arrive tous les ans, la neige au printemps.

Je n'ai que ça à dire.

Ce matin les chevreuils se tortillent dans l'herbe blanchie et désossent la carcasse d'un chou-fleur jeté sur le compost.

Parfois tout ça me fait l'effet d'un paysage qui déborde.

Je n'ai que ça à dire.

Je suis là et je regarde.

Le chien aboie. Aboie et aboie, ce n'est pas comme ça qu'il les attrapera.

Je n'ai que ça à lui dire.

Il neige.

La neige recouvre les primevères et les bourgeons des arbres.

« Tiens bon », dis-je au petit cerisier chétif qui a poussé là on ne sait comment – une merde de renard est pleine de ressource.

Je caresse ses branches.

Il n'a pas besoin de mes encouragements, en réalité.

La neige tombe, je n'ai que ça à dire et je m'accroche à ça, et ça me déborde.

Les boutons d'or, les anémones sauvages, le chant des mésanges bleues, les écureuils, la sève des bouleaux déjà bien haute, les noisetiers, les chattons des saules, les panaches des hêtres.

Je regarde chaque chose prise dans le froid.

Et je pense.

Nous aussi nous sommes dans un état de givre.

Glacé-es, pétrifié-es. Dans l'attente. Avec le secret désir d'échapper.

Échapper à la surveillance. Échapper à l'obsolescence.

Échapper à la déliquescence. Échapper à l'indifférence. Échapper

au mépris. Échapper aux cris étouffés. Échapper au courant d'air.
Échapper à l'absence de pognon. Échapper au frigo vide. Faire un
vœu pour espérer que demain ça passe, qu'il n'y ait pas trop de
casse. Échapper.

Je n'ai que ça à dire.

Et puis peut-être ne rien espérer. Ou s'en foutre. Faire au mieux.
Pour ne pas avoir trop la nausée.

La neige recouvre les primevères et les bourgeons des arbres.
Le chien fait craquer les ronces qui se sont à nouveau figées.
Dans le givre se dessinent les pas de cervidés qui ont parcouru
les prés.

Ces traces, nous les suivons.

A l'aube, la lumière était grise, veloutée, chargée d'un peu de brume
et le froid s'est accroché à nos joues.

Les flocons tombent en ce mois d'avril avec lenteur. Comme si
le temps aussi avait décidé de s'arrêter.

La beauté est léthargie.

Le ciel chargé et le vent du nord s'engouffrent dans ma gueule.

Je n'ai que ça à dire.

Le reste ne me procure que tristesse et déshydratation.

Parfois j'aimerais que le froid face péter les canalisations de ce
qui me déshydrate.

MAGALI MOUGEL



LA COURANCE

Sur champs de fleurs allongé le cœur battant pas du tout comme si que j'étais décédé morte : allongé pour rin, bossant pour rin, écrivant pour rin, comme un chat qui tire et pousse et tire et pousse la couverture scrtich scritch, même combat : mon moi. Et posée là comme chatte qui dort sur le sable : La courance. Elle est là t'à courir la courance en moi. Et sous les sauts d'la courance ya t'le moi qui s'démoite chaque seconde s'démoitant. Juste l'moi qui s'démoite avec la courance qu'lui saute sur d'ssus la tête. C'est fantastique tout c'qu'on peut supporter. La courance lui saute sur d'ssus la tête et l'enfonce un peu pluss dans dans sol. Ya plus qu'la tête qui dépasse et la courance qui l'enfonce. Et qu'ça trourbillone dans dans d'tête. Qu'ça pensées, qu'ça t'avis, qu'ça circularités inévitables, mais qu'la courance - pass' pass' courance - juste enfonce. Et qu'dedans d'al tête qu'les gens qu'on aime vont tous s'enfoncer, vont disparaître sans mêm't'êt'mûrs, qu'vont nous lâcher, pas d'contrat, pas d'liaison, pas d'cave où les enchaîner pour les garder'avec nous, pour toujours pour bonheur total total qu'on espère deuit'le fond du trou qu'ou qu'la courance nous enfonce. Qu'disparaitront comme lec morts d'ya qu'cinq ans disparaissent. Qu'aucun trou t'à la place. Fantastique ! Courance saut'sur d'ssus la tête et l'enfonce. Vient tricoter les tripes : qu'on croirait qu'c'est des chaussettes ; c't'une corde à garot. La courance enfonce tête et qu'il'est au fond d'lu trou. Et dand'lu trou ya qu'la courance alors. Elle pense pas la courance. Pas d'plan la courance. Une C15 vide sur d'ssus l'autoroute. Gros caillou sur l'accélérateur. Pas d'avis sur les moustiques. Sauter sur la tête et la tête est sous sous l'sol bonjour ! Bonjour lombrics bonjour compost scarabés larves bonjour nécromasse. C'est l'deviendri plateau repas r'après garrotage ! C'est fantastique quoi qu'on peut suppoter avec nos 125.000 calories : des vautours, des rapaces, démestres, sangliers, sylphes, corbeaux, hyènes, lézards, bactéries toutes sortes ! Mais tous les jours tenir. Tous les jours jours jours je

me supporte pour pas me désagréger. Mais la courance est toujours courance la courance. Alors t'angoisse nocturne incontinent : pipi t'au lit t'alors. S'expliquer à soi de soi à soi – avec soi-même qui nous regarde depuis le tiroir de la commode de la chambre entrebaillé – qu'c'est t'un normal pipi t'au lit t'à 30 ans. 30 ans déjà. 60 déjà. 90 soon. Mais la courance enfonce à chaque coup. Qu'tu la regardes ou pas, qu'elle cogne. Alors quoi ? Alors courir contre ? Traverser la ? L'aller t'à l'envers, espérer qu'ça rebrousse pour s'réveiller chaque soir ? Poser ses fesses sur la cuvette que les étrons remontent et rejoignent leur matrice pour ensuite aller déglutir le repas du soir, le décuire, le remballer le ramener'au supermarché pour l'échanger contre argent comptant avec la courance qui court à l'envers à côté d'soi t'attendre l'matin que l'soleil se couche ?

ROMAIN NICOLAS



COTON

C'est fantastique ce qu'on peut supporter. Et ensuite avec le même corps : aller à la gym, réviser les maths, envoyer des snaps. Malgré le brouillard dans sa tête, tout continue à fonctionner. Quand elle fume sa clope devant le lycée, la fumée entre par la bouche et ressort par le nez. Ses copines rigolent, elle aussi. Elle n'a pas maigri ni grossi, ni bleus ni scarifications, quand elle se change dans le vestiaire du gymnase son corps n'a pas bougé.

C'est étonnant ce qu'un corps peut encaisser. Tout ce qui peut s'y enfoncer en silence comme dans du coton. Il suffit de sortir de soi quelques minutes, le temps que ça passe. C'est simple, ça se fait tout seul. Elle voit d'en haut une fille recouverte par un adulte. Ça ne la concerne pas. Une fois elle avait résisté, c'était pire : elle ne s'était pas décollée. Et après tout, avec l'attention qu'il lui donne elle lui doit ça. Ce n'est pas grave, juste un sale moment à passer.

Au bout de quelques mois, ça a fini par s'arrêter. Comme ça avait commencé, sans qu'elle ne comprenne trop comment. C'était fini, histoire classée dans les archives de ce qu'on ne sait pas nommer.

Seize ans après, au restaurant, la serveuse a débouché une bouteille de blanc. Mon crâne s'est compressé. Je me suis levée, j'ai ramené la chaise sous la table, demandé qu'on m'excuse puis à deux pas des toilettes, vomi en giclée sur le parquet.

La serveuse lavait le bas des nappes en s'excusant, j'étais déjà dehors. Respire, calme-toi, ça va aller. On m'a rejointe : ça va ? tu veux de l'eau ? qu'est-ce qui se passe ? C'était l'odeur. C'était le vin qu'il ouvrait pour faire comme si c'était normal et comme s'ils étaient entre adultes. Jamais le temps pour le boire, le ventre toujours au bord des lèvres, et lui l'avalait tout de suite. Après il n'y avait rien pour retarder la suite.

J'ai vomi encore entre les voitures garées devant le restaurant, en m'appuyant sur le capot. Ce qui coulait vers la rigole du caniveau, c'était de la terreur. Peur panique, spasmes cris tassés en gorge profonde jusque dans l'œsophage. Cette fille couverte par un adulte, tout ça ne me concerne plus : pourquoi est-ce moi, seize ans plus tard, qui fuis comme un tuyau percé ?

C'est sidérant ce qu'un corps peut conserver. Un coton imbibé d'alcool, un vêtement qui aurait pris l'humidité. Je n'avais plus rien à vomir. On m'a ramené ma veste, mon sac et un verre d'eau. Merci, ça va aller, je dois couvrir quelque chose, je vais rentrer. En marchant vers l'arrêt de bus j'ai sorti une cigarette. Je n'ai pas réussi à allumer le briquet.

ANOORADHA RUGHOONUNDUN



LA VOIX ET L'IDÉALISTE

Maintenant que nous sommes amis, je peux vous raconter cette partie de l'histoire sur laquelle je médite souvent.

Après de longues heures de marche dans les galeries moites, peuplées de bêtes aux grouillements caverneux, nous nous sommes retrouvées au pied du grand escalier, ses impressionnantes dalles noires suspendues au-dessus du gouffre inconcevable. Tout en haut, une lumière insistante : l'accès verrouillé à ce monde idéal dont on parlait sans cesse mais que personne n'avait vu. Alors la voix tant attendue résonna sur les parois de la grotte et dans nos esprits : « *Voici la clé* » dit-elle.

La plus idéaliste d'entre nous se pencha en avant pour saisir la clé d'argent qui brillait à nos pieds. Elle se redressa et en arborant son sourire ambigu, elle chanta presque : « *Ça ne sera pas long !* ». Déterminée, comme seul un membre de notre espèce peut l'être, elle entreprit l'ascension inimaginable. Nous n'étions qu'un souffle, qu'un cœur, à la regarder progresser vers la porte du sommet, la petite clé d'argent lovée entre ses deux seins. Les premières marches furent franchies comme on saute de petites flaques d'eau. Mais de nouveau, la voix s'éleva au-dessus de nos têtes - ou bien nous parlait-elle de l'intérieur de nous-mêmes ? Je ne saurais le dire. « *Sur ta route, tu trouveras des cailloux arborant des couleurs aux nuances inconnues. Accéder au monde rêvé ne serait pas une véritable victoire si tu ne les amenais avec toi* ». Notre idéaliste suspendit sa marche habile puis son fameux sourire se fit plus vaste, un paysage. Elle se pencha vers un minuscule caillou, vert comme un perroquet et brillant comme un diamant. Elle le glissa dans sa poche puis continua d'avancer, confiante. Depuis le sol, nous la voyions remplir ses poches, bientôt pleines, de cailloux aux couleurs possibles et impossibles. La taille des cailloux sur son passage grossissait. Il fallait maintenant que, par divers stratagèmes, l'idéaliste les suspendît à son cou, à sa taille, à ses poignets. D'en

haut, elle nous cria en riant : « *C'est fantastique ce qu'on peut supporter !* ». Mais nous observions que son pas chancelait car son poids avait triplé. Cependant qu'elle avait entrepris de hisser sur son dos un splendide rocher irisé de deux fois sa taille, une première marche se fissura sous son poids. Affolée, elle se précipita sur la marche suivante qui se fissura à son tour. Les poches pleines et le dos courbé, elle voulut avancer encore mais elle glissa sur le rebord humide de la dalle noire. Elle n'était plus qu'à une dizaine de marches du sommet. Le visage trempé, les muscles en feu, elle continua de progresser à quatre pattes. Vision insoutenable : elle était redevenue une bête. Alors qu'elle se soulevait dans un ultime effort pour échapper au vide effroyable, la petite clé d'argent glissa de sa poitrine. Le cri qu'elle poussa hante mes heures les plus belles. Elle tendit son bras chargé de pierres pour rattraper la clé mais il était trop tard ! La dalle sur laquelle elle était désormais étendue céda sous l'élan. La voix, petite hyène indocile, se mit à ricaner de satisfaction. Longtemps, longtemps, notre idéaliste tournoya dans le vide, définitivement seule, infime point blanc dans les ténèbres : elle se jurait - mais était-il trop tard ? - qu'on ne l'y reprendrait plus.

MATHILDE SOUCHAUD



CARTE BLANCHE

Six textes commandés aux auteurs·rices de la 21^e édition de Regards croisés en écho à la phrase d'Apollinaire « C'est fantastique ce qu'on peut supporter ».

TROISIÈME BUREAU collectif artistique
Centre de ressources des écritures
théâtrales contemporaines
Le Petit Angle - 1 rue Président Carnot
38000 Grenoble
+ 33 (0)4 76 00 12 30
grenoble@troisiembureau.com
www.troisiembureau.com